

Histoire des femmes : vers une égalité des genres

Introduction

Florence Sordes

Merci Sylvie Chaperon d'être avec nous aujourd'hui pour ce MOOC (Massive Open Online Course) sur la santé des femmes. En préambule, avant de commencer notre discussion, peux-tu te présenter pour nous dire qui tu es, ce que tu fais, quel est ton champ d'action ?

Sylvie Chaperon

Je suis professeure d'histoire contemporaine à l'Université de Toulouse Jean-Jaurès et je suis spécialiste de l'histoire du féminisme, de l'histoire des femmes, de l'histoire de la sexualité.

Histoire des droits des femmes

Florence Sordes

Pour la première question, nous pourrions interagir sur l'histoire des femmes. Je sais très bien qu'elle est large cette question-là, mais de ton point de vue, au niveau de l'école, de la médecine, globalement, comment ont évolué les femmes ?

Sylvie Chaperon

Alors, l'histoire des femmes est devenu un champ de recherche absolument énorme. Même en se limitant à une période, la mienne est la période contemporaine, je ne peux pas tout suivre. Donc c'est vraiment un champ en plein essor. Pour axer un petit peu, oui, on peut prendre l'entrée de l'histoire des femmes et de l'éducation, puisqu'il y a aussi beaucoup de publications de recherches dans le domaine.

Ce qu'il faut savoir, c'est que les femmes ont été exclues de la production de savoirs, des lieux de transmission du savoir. Donc elles ont été exclues aussi bien des lycées que des universités, que des grandes écoles, que des sociétés savantes. Et il y a eu tout un combat. Donc là, on était à la fin du dix-neuvième

siècle avec la première vague féministe. Tout un combat pour faire petit à petit rentrer les femmes dans ces formations qui, au départ, n'étaient pas pour elles. C'est sous la troisième République que les choses vont commencer un petit peu à bouger, et notamment avec la loi Camille Sée de mille-huit-cent-quatre-vingt qui va créer les lycées féminins. Alors, il faut savoir que les lycées masculins existent depuis le Premier Empire, depuis Napoléon Premier. Donc il y a un grand écart temporel. En mille-huit-cent-quatre-vingt, les lycées féminins ne sont pas créés pour ouvrir l'université aux femmes, contrairement aux lycées masculins. Donc il n'y a pas de baccalauréat. Il n'y a pas d'enseignement de langues mortes, qui sont des matières très prestigieuses à l'époque. Il n'y a pas non plus de philosophie, et très peu de sciences. Bref, c'est une formation pour être des bonnes épouses de citoyens républicains, si possible pas trop attachées à la religion. D'ailleurs, les catholiques, au départ, sont très hostiles à cette entrée des femmes dans l'enseignement public parce qu'ils perdent leur monopole sur l'enseignement féminin.

Et évidemment, les lycées Camille Sée vont très vite être débordés, à la fois par les élèves qui veulent aller plus loin et les parents qui, s'ils investissent dans une formation parce que c'est coûteux, ce n'est pas du tout gratuit à l'époque, c'est parce qu'ils en attendent aussi des retombées possibles : un diplôme valorisant. Donc assez vite, les femmes vont préparer le baccalauréat, assez vite, elles vont vouloir rentrer à l'université. Au départ, ce sont les doyens d'université qui, par dérogation, vont accepter quelques femmes. Puis petit à petit, cela va rentrer dans la norme. Mais ce sont des combats gigantesques.

Alors on peut prendre l'exemple de la médecine. La première Française diplômée docteure avec une thèse de médecine, c'est Madeleine Brès qui a son diplôme en mille-huit-cent-soixante-quinze et qui va exercer la médecine pour les femmes et pour les enfants. C'est un domaine un peu réservé auquel on veut bien laisser les femmes rentrer. Cela vous donne un repère, mais ce n'est pas parce qu'elles accèdent à un grade que le suivant va s'ouvrir. Donc à chaque fois, ce sont des batailles.

Des batailles dans les différents domaines. Par exemple en psychiatrie, être directrice d'un asile psychiatrique, c'est un très long combat. Avoir son externat puis son internat, c'est un autre combat. Pénétrer telle ou telle spécialité, c'est un autre combat. Donc c'est très long et c'est énormément de batailles pour que les femmes puissent accéder à tous ces métiers.

Florence Sordes

Pourquoi les femmes n'avaient pas accès à cette scolarité-là ?

Sylvie Chaperon

En réalité, on enferme les femmes dans un rôle exclusif qui est celui du travail domestique, du travail maternel, du soin à l'époux, aux enfants. Alors évidemment, pour les classes populaires, cela n'a jamais été possible parce que les femmes ont toujours travaillé dans les milieux populaires, elles travaillaient dans les usines, dans les champs, dans les bureaux, etc. Mais les lois de la troisième République sont beaucoup faites par des bourgeois, pour des bourgeois. Et pour la bourgeoisie, c'était inconcevable que les femmes s'échappent de cet univers domestique.

Puis il y a aussi la volonté des syndicats, quels qu'ils soient, de fermer le métier aux femmes. Dès qu'on embauche une femme, les salaires se dégradent, on paye moitié moins ou un tiers moins une femme pour le même travail. Donc les hommes ont peur que les femmes leur prennent leur travail, que les employeurs rémunèrent les femmes et donc que l'emploi se dégrade.

Il y a beaucoup de facteurs qui expliquent cet enfermement des femmes.

Florence Sordes

Cela veut dire que déjà à l'époque, on avait cette inégalité sociale par rapport aux salaires ?

Sylvie Chaperon

Bien sûr, non seulement il y avait une très forte inégalité dans les salaires, mais elles ont même été codifiées légalement. Alors, bizarrement, c'est sous le Front populaire, soit à un moment où il y a une politique de gauche assez progressiste, que les abattements légaux sur les salaires vont être codifiés à vingt pourcents. À niveau égal, à niveau de formation égal, un employeur peut payer vingt pourcents de moins une femme.

Alors, il y a l'idée que c'est un travail d'appoint pour les femmes. Les femmes sont censées être entretenues par leur mari. Donc elles n'auraient pas vraiment besoin de travailler. Et puis il y a aussi l'idée qu'une femme mange moins, elle a moins de besoin et donc on peut la payer moins.

Il faudra attendre la libération en mille-neuf-cent-quarante-six exactement pour que ces abattements légaux soient abrogés. On est sous Ambroise Croizat qui est un ministre du travail communiste et qui va abroger ces abattements légaux sur les salaires féminins. Vous voyez que tout cela est très légal et très codifié. Sans compter évidemment toutes les façons de contourner la loi, c'est-à-dire de déclarer différent, avec des caractérisations différentes des métiers quand ils sont féminins pour les payer moins que les métiers masculins.

Évolution de l'éducation féminine

Florence Sordes

L'accès à l'école, on l'a bien compris, est plus ou moins difficile, en fonction aussi des classes sociales. On a parlé aussi de cet accès-là aux études de médecine, en tout cas, la formation à la médecine. Tu disais qu'il y avait des strates finalement, ce n'était pas parce qu'il y avait un niveau qui s'ouvrait que l'autre niveau allait s'ouvrir. Quelles sont les raisons ? Est-ce qu'on connaît les raisons de ces niveaux qui s'ouvrent, qui ne s'ouvrent pas ?

Sylvie Chaperon

C'est toujours un petit peu le même mécanisme. L'exclusion des femmes était tellement évidente dans l'esprit de ceux qui dirigeaient les universités, de ceux qui ont rédigé le code de l'éducation, et d'autres, que cela n'est même pas spécifié dans les textes. C'est comme lors de la Révolution française, lors de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, on ne sait pas : « Homme », c'est quoi ? C'est « humain » et donc universel, et les femmes sont incluses ? Ou « homme », c'est masculin ?

À chaque fois, les féministes vont jouer de ces failles et de ces non-précisions sémantiques pour débattre : « Il n'y a aucun texte qui nous interdit de rentrer à l'université ». Là, soit les doyens, les conseils universitaires, sont assez progressistes et acceptent d'ouvrir le diplôme, le niveau d'études, soit ils ne le sont pas et tentent de verrouiller. La pression est forte de toute façon, puisqu'il y a de plus en plus de femmes qui, non seulement, vont dans les lycées féminins, mais même prennent une année supplémentaire pour préparer le baccalauréat et donc avoir le diplôme qui normalement ouvre les universités. À chaque fois, ce sont des petits verrous qui vont progressivement sauter.

Florence Sordes

Est-ce que dans les études de médecine, il y a eu des secteurs ? Tu as parlé de psychiatrie, de pédiatrie. Est-ce qu'il y a des secteurs qui ont été plus ou moins ouverts ou plus ou moins fermés ? Au départ, est-ce que les femmes pouvaient accéder à tous les secteurs de la médecine ?

Sylvie Chaperon

Non. Au départ, dans l'esprit aussi bien des universitaires que des collègues qui exercent, les femmes sont plutôt destinées à faire de la médecine de femme et

de la pédiatrie. Évidemment, à la fin du dix-neuvième siècle, il n'y a pas cette spécialisation rigide qu'on va connaître par la suite. Donc on peut un peu naviguer entre les spécialités, mais c'est dans ces domaines-là qu'elles sont acceptées, tolérées, encouragées de s'orienter. C'est dit très explicitement lors des soutenance de thèse. « La neurologie, ce n'est pas un domaine pour les femmes. La psychiatrie cela ne va pas pour les femmes. » Donc c'est tout à fait explicite.

Il n'empêche pas que les femmes vont progressivement rentrer un petit peu partout. L'égalité va être très lente. Pour vous donner une idée, dans les années mille-neuf-cent-soixante, on a un corps médical où il y a dix pourcents de femmes, donc c'est très faible, encore dans les années mille-neuf-cent-soixante. Aujourd'hui, on a une quasi égalité, mais pas dans tous les domaines.

Florence Sordes

Si je comprends bien, cette place-là des femmes en médecine est vraiment de dur labeur.

Sylvie Chaperon

Oui, c'est ardu, c'est lent, très lent.

Florence Sordes

Si en mille-neuf-cent-soixante, on en est encore à ce taux-là... Effectivement, on est en deux-mille-vingt-trois, ce n'est quand même pas très loin. Finalement, la question se pose. Pendant des siècles, on n'a pas souhaité que les femmes accèdent à cette scolarisation. Qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné, on se dit qu'il faut que les femmes accèdent à l'école ? Qu'est-ce qui fait qu'on arrive à ce déblocage ? Quelles sont les raisons dans l'Histoire ?

Sylvie Chaperon

Déjà, il y a les femmes elles-mêmes, parce qu'il y a des femmes qui ont le goût de l'étude et qui ne comprennent pas qu'on leur qu'on leur dise « Aujourd'hui c'est terminé, maintenant tu te maries, tu ne fais plus rien d'autre ». Donc les femmes elles-mêmes vont pousser, et puis leurs parents aussi, notamment parce qu'il y a la crainte que les femmes ne fassent pas un beau mariage. Là, on parle de la bourgeoisie.

On peut prendre l'exemple de Simone de Beauvoir. La famille de Beauvoir a été déclassée socialement après la Première Guerre mondiale, notamment parce que

le père de Simone de Beauvoir n'a pas retrouvé son niveau d'activité après la Première Guerre mondiale. Il était avocat. Ce déclassement fait que les parents Beauvoir prévoient pour leur fille des études supérieures. Pour eux, c'est c'est un crève-cœur parce qu'ils voulaient pour leur fille un beau mariage, mais cela suppose une dot et de trouver un prétendant. Et Simone de Beauvoir ne fera peut-être pas un beau mariage. Donc on lui prévoit qu'elle fasse des études et qu'elle ait une autonomie financière au cas où elle ne parviendrait pas à faire un beau mariage. Pour Simone de Beauvoir, c'est une libération parce qu'elle s'en fiche complètement de faire un beau mariage. En tout cas les parents acceptent de financer des études supérieures. Elle deviendra professeure dans les lycées de filles, justement, ce qui est une carrière tout à fait classique pour les femmes grâce à cela. Il y a aussi ce déclassement de la bourgeoisie qui survient et des parents qui sont soucieux de l'avenir de leur fille qui ne passera pas forcément par le mariage. Là on parle de la bourgeoisie : donner un diplôme valorisant pour les filles devient une préoccupation parentale.

C'est pour cela que la loi Camille Sée, qui n'était pas du tout faite au départ pour orienter les filles vers des carrières et des études supérieures, va être dévoyée très vite, à la fois par les élèves qui sont brillantes et qui veulent aller plus loin, et leurs parents qui investissent dans un diplôme qu'ils veulent rentable pour leur fille.

Florence Sordes

Donc cela veut dire qu'à chaque fois on avait des parents qui soutenaient, qui guidaient les filles et ces futures femmes finalement, dans cette orientation-là.

Sylvie Chaperon

Alors, soutenant ou pas. Pour les milieux plus populaires, on peut penser à Madeleine Pelletier qui sera une des premières femmes psychiatre en France, qui vient d'un milieu très modeste. Sa mère était complètement hostile aux études. Mais elle a bénéficié des bourses qui permettaient à des élèves brillantes de faire des études et elle est allée jusqu'à l'internat en psychiatrie.

Androcentrisme

Florence Sordes

Je vais revenir sur une notion dont j'ai oublié de parler avec toi. Quand on parlait de la place des femmes dans la médecine, ce que tu discutes à la fois dans tes articles, dans tes recherches, c'est de l'androcentrisme, c'est un concept que l'on connaît peu quand on n'est pas du milieu. Est-ce que tu peux

nous définir ce que c'est et sa place dans cette histoire des femmes ?

Sylvie Chaperon

L'androcentrisme est un concept qui a été développé par ce qu'on appelle la critique féministe des sciences, qui s'est beaucoup développée dans les années mille-neuf-cent-soixante-dix et mille-neuf-cent-quatre-vingt, comme d'une manière générale, le regard porté par les sciences sociales sur les sciences dites dures ou expérimentales.

Alors, cet androcentrisme, qu'est-ce que cela veut dire ? cela signifie que pendant très longtemps, les sciences bien nommées de « l'homme », quelles qu'elles soient, ont été faites par des hommes exclusivement, puisqu'on a vu que les femmes ne rentraient que tardivement et par la petite porte, dans ces domaines scientifiques. Le fait que les sciences aient été faites exclusivement ou presque par des hommes, cela induit des biais dans la façon même dont on conçoit des hypothèses, des protocoles d'expérimentation et ce qu'on conclut de ces expérimentations. Évidemment, c'est plein de petits détails, c'est plein de petits mécanismes, mais globalement, cela arrive à une vision qu'on peut qualifier d'androcentrique, c'est-à-dire centrée sur le masculin.

Le masculin est systématiquement survalorisé dans les sciences expérimentales, le féminin systématiquement dévalorisé, voire mis de côté, oublié et très souvent enfermé dans le seul domaine de la fertilité, de la reproduction. Alors évidemment, pour comprendre cela, on peut donner des exemples. Un exemple très parlant, c'est le début de l'endocrinologie, c'est-à-dire quand on a commencé à découvrir qu'il y avait des hormones dans le corps et que ces hormones étaient produites par des organes, circulaient dans le sang pour atteindre et produire des effets sur d'autres organes. C'est un processus qui a été long. Au départ, pas mal de médecins se sont intéressés, enfin, moi, c'est ce qui m'intéresse puisque je suis plus sur l'histoire de la sexualité, aux hormones dites « sexuelles ». D'ailleurs, qu'on puisse les appeler « sexuelles » déjà en soi est problématique. Ce sont des hormones produites par les ovaires et les testicules. Et au départ, on pensait que ces hormones, parce qu'elles étaient produites par les ovaires ou par les testicules, étaient les clés de la masculinité et de la féminité. Tout de suite, on a chargé ces hormones de mission en terme d'identité sexuelle.

Au départ, on parle de suc testiculaire. Le terme de testostérone sera inventé dans les années mille-neuf-cent-trente. Là, on est à la fin du dix-neuvième siècle. Comme par hasard, ce suc testiculaire est absolument miraculeux. C'est par exemple le médecin Brown-Séquard qui va isoler et produire ce suc testiculaire. C'est un véritable liqueur de jeunesse, en quelque sorte. Si on en prend, on rajeunit, on récupère de ses facultés intellectuelles. Donc il y a une

survalorisation du masculin. À l'inverse, le suc ovarien est très décevant. Le suc ovarien ne fait pas grand-chose, si ce n'est finalement de réguler les règles, de limiter les douleurs de règles, d'augmenter la fertilité.

Donc on voit tout de suite comment des hormones qui ont été sexualisées ont été aussi fortement dévalorisées ou survalorisées. Et cela c'est un biais de genre, qu'on peut appeler aussi androcentrisme, c'est-à-dire que tout ce qui est masculin est systématiquement plus valorisé que le féminin.

Florence Sordes

Tu prends des exemples qui datent un petit peu. Est-ce qu'on est encore aujourd'hui sur cette tendance androcentrique aussi marquée ?

Sylvie Chaperon

Alors il y a une prise de conscience. Dans les sciences sociales, c'est évident. Dans les sciences expérimentales, cela l'est moins. Notamment, il y a de plus en plus de règles pour le financement de la recherche qui obligent les équipes, d'une part à intégrer plus de femmes dans leurs équipes et d'autre part, à prendre en charge les questions de genre, et donc à inclure cette vigilance-là dans leurs études.

Par exemple, de plus en plus, il y a la nécessité de prendre en compte, pas pour toutes mais pour certaines recherches, des souris mâles et des souris femelles. Auparavant tout était fait sur des souris mâles parce que chez les souris femelles, selon les scientifiques, le cycle menstruel perturbe tout. Justement, il faut quand même en tenir compte dans certains cas.

Donc le regard change, mais vous pouvez avoir très régulièrement dans les publications scientifiques, dans les revues de science, des articles qui font grand bruit quand les autres passent plutôt inaperçus. Ce sont des articles où on vous raconte qu'on a trouvé le gène de l'homosexualité, des configurations cérébrales différentes entre les hommes et les femmes... Ce sont ces articles-là qui, en général, font grand bruit, alors qu'ils sont le plus souvent systématiquement remis en question par d'autres articles montrant que non, ces conclusions ne sont pas assez fondées sur des expérimentations assez larges. La médiatisation est beaucoup plus forte sur ces articles-là que sur d'autres articles. Il y a encore cet androcentrisme qui joue.

Florence Sordes

L'histoire des souris mâles et femelles me faisait penser à ce qui s'est passé précédemment sur l'expérimentation des médicaments sur des hommes et

donnés à la population, hommes et femmes.

Sylvie Chaperon

C'est tout à fait cela. C'est le principe même de l'androcentrisme. On met au cœur de la recherche l'homme, c'est lui le sujet, c'est le parangon, c'est l'étalon et les autres, finalement, ce sont les enfants, les femmes, les personnes racisées. Les autres sont plus ou moins comparés, marginalisés, ou oubliés. Les posologies sont souvent en fonction du poids, donc on y retrouve finalement les femmes mais, très souvent, les posologies sont d'abord testées sur une population masculine.

Sexe et genre : Défis sociaux et juridiques rencontrés par les femmes

Florence Sordes

Tu as parlé de sexe et de genre. Qu'est-ce qui fait qu'on ait ces deux termes qui s'opposent ?

Sylvie Chaperon

Ce sont les études féministes des années mille-neuf-cent-soixante-dix qui ont introduit ce clivage. Au départ, en France, on ne parlait pas tellement de « genre », c'est un terme qui est venu des anglophones. On parlait surtout de « sexe social » pour faire la différenciation avec le « sexe naturel ». Introduire ce nouveau vocabulaire, c'était montrer que le masculin et le féminin n'est pas une histoire de nature, mais une histoire de culture, une histoire de société, et qu'il y a une construction des identités masculines et des identités féminines, une socialisation différente, socialisation primaire pour les enfants, socialisation secondaire tout le reste de la vie, à ce que les individus incorporent les attendus de leur genre et s'y conforment plus ou moins. C'était le premier stade des années mille-neuf-cent-soixante-dix, mille-neuf-cent-quatre-vingt, où on distingue le sexe naturel et le sexe social ou culturel.

Puis on est allé plus loin dans la critique, c'est-à-dire qu'on a démontré que ce qu'on appelle le « sexe naturel » n'est pas si naturel que cela. C'est justement cette critique féministe des sciences qui a abouti à ce résultat. Certes, le « sexe naturel » existe, nous sommes des mammifères, donc nous sommes sexués. Il y a des porteurs de gamètes mâles et des porteurs de gamètes femelles. Cette nécessité biologique de la reproduction nous traverse. On ne peut pas dire que nous n'avons pas de sexe, mais avoir un sexe ou être sexué ne signifie pas l'être des pieds à la tête ou que cela traverse notre psychisme. Finalement, cette

bicatégorisation sexuelle est construite par la société. Et on voit bien qu'il y a plein d'individus qui ne rentrent pas dans ces cases et qui en souffrent. Ce sont les individus qu'on appelle les intersexuels, même s'ils sont peu nombreux. Ce sont les individus qu'on appelle transgenres et qui ne se reconnaissent pas dans le genre qu'on leur a assigné à la naissance. Mais plus globalement, ce sont des tas d'individus qui n'en ont rien à fiche de la masculinité, de la féminité, qui veulent vivre autrement, donc qui se revendiquent ou sont, de fait, par leurs comportements, non-binaires. Finalement, le sexe naturel lui-même est une construction des sciences biologiques qui sont critiquées par les féministes.

Florence Sordes

Dans les écrits, on lit « sexe » et « genre » ; en demandant effectivement l'identité sexuelle, on parle de ce genre-là. Cela veut dire que c'est finalement la construction de notre société qui donne sens à ce genre ?

Sylvie Chaperon

Tout simplement, on nous oblige dès la naissance à rentrer dans un genre, de par la conformation de nos organes génitaux. C'est une catégorie des cartes d'identité, masculin et féminin, c'est une catégorie de numéro de sécurité sociale, cela traverse tout le droit et nous oblige à rentrer dans un genre.

On peut penser différemment. On peut imaginer des sociétés où le genre ne soit pas déterminant. Par exemple, la couleur des yeux, la couleur des cheveux, la corpulence ne sont pas tellement déterminantes. Pourquoi est-ce que le sexe devrait être si déterminant ?

Florence Sordes

C'est une véritable question.

Sylvie Chaperon

Oui, c'est une véritable question.

Florence Sordes

En tout cas, notre société est fondée, pas en partie mais uniquement là-dessus.

Sylvie Chaperon

Alors, cela bouge un peu. Ce sont notamment tous les individus transgenres qui

font bouger les lignes parce qu'on voit bien que ces individus souffrent et que pour éviter cette souffrance, il y a toute une série de choses qu'on peut faire, notamment changer le prénom à l'état civil relativement facilement. À l'université, on a des règles, par exemple pour les adolescents qui ne se reconnaissent plus dans le sexe assigné à la naissance et qui veulent changer de prénom. On a des règles pour faciliter ces changements de façon à ce qu'il n'y ait pas de hiatus entre l'apparence des individus qui ont adopté un genre nouveau et leur prénom. Donc les choses bougent petit à petit.

Florence Sordes

C'est intéressant parce qu'on en parle de plus en plus, notamment dans les recherches. À une époque, quand on faisait des protocoles en psychologie où on demandait le sexe, les choix étaient « homme » ou « femme ». Aujourd'hui, il y a aussi « autre », et effectivement on a une partie des répondants qui se déclarent autre. Il y a de plus en plus de personnes, et justement des médecins qui se posent cette question. Aujourd'hui, avec les transgenres, les non-binaires, les intergenres, on se pose la question de savoir s'il y a de plus en plus de personnes qui se déclarent dans cette souffrance-là d'être assignées à un sexe dans lequel elles ne se reconnaissent pas. Sont-elles de plus en plus ou est-ce que c'est juste qu'on a donné une liberté ou on a libéralisé ce mouvement ? Je ne sais pas comment il faut le voir.

Sylvie Chaperon

Je vais vous répondre en historienne. Il y a sans doute des identités de genre plus affirmées. On peut penser qu'autrefois les individus vivaient cela, mais de façon beaucoup plus cachée. Ce n'est que quand ils étaient à l'abri chez eux qu'ils portaient des vêtements féminin ou masculin, transgressifs par rapport à la règle, et vivaient cela de façon complètement camouflée. Là, il y a davantage d'extériorisation parce qu'il y a plus de tolérance, tout simplement. C'est plus « facile » de le faire qu'autrefois.

Il y a aussi, je pense, une évolution du regard de la société, y compris dans le corps médical ou chez les juristes, parce qu'auparavant, tout cela était qualifié de maladie mentale, tout simplement. L'homosexualité est restée une maladie mentale dans la typologie de l'Organisation Mondiale de la Santé, jusqu'en mille-neuf-cent-quatre-vingt-douze. C'est très récent, tandis que maintenant ce n'est plus considéré comme une maladie mentale. La dysphorie de genre était une maladie mentale également. C'est de moins en moins considéré comme une maladie mentale, donc il y a une évolution du corps médical sur ces sujets-là, de sorte que les individus concernés ont davantage de marge de manœuvre, davantage de marge de liberté.

Florence Sordes

En tout cas, je sais que les médecins, effectivement, se posent cette question sur cette dysphorie de genre : s'il y en a plus ou pas. Ce qui me semble intéressant, c'est que tu disais qu'il y avait des règles au niveau de l'université par exemple, pour faciliter le changement de prénom. Cela veut donc dire que l'université peut avoir des règles qu'on a pas à l'extérieur ?

Sylvie Chaperon

Il ne s'agit pas de changer le prénom sur la carte d'identité, évidemment, c'est de changer le prénom d'usage sur la liste d'appel, mais y compris sur la carte d'étudiant. Cela fait partie des préconisations pour faciliter la vie des individus concernés.

Mouvements et vagues féministes

Florence Sordes

Tout ceci, cet accès à l'école, toutes ces modifications quand même qui se passent dans cette histoire-là, tu en as souvent parlé, c'est du féminisme. On en parle beaucoup ou on en parle peu, mais quand on parle de la santé des femmes, on parle du féminisme quand même. Donc j'aimerais bien qu'on revienne un peu sur ce mouvement-là. Pourquoi est-il apparu, même si on peut connaître les raisons ? Qui sont les femmes finalement dans ce mouvement de féminisme ? Est-ce que tu peux nous en dire un petit peu plus ?

Sylvie Chaperon

Alors les historiens, qui sont surtout des historiennes sur ce sujet-là, distinguent plusieurs vagues féministes, donc établissent une périodisation. Une vague, c'est le moment où le mouvement est en plein essor et irrigue, diffuse dans l'ensemble de la société.

La première vague féministe émerge dans le dernier tiers du dix-neuvième siècle et elle va durer jusqu'à la fin des années mille-neuf-cent-vingt. Les suffragistes comme on les appelle réclament essentiellement l'égalité des droits entre les hommes et les femmes : pour l'éducation, pour les métiers, pour le mariage, puisque le mariage est un monument d'inégalité dans le code civil pendant très très longtemps. Évidemment, la clé de voûte de tout cela, c'est le droit de vote.

Alors, concernant la santé et plus particulièrement la santé sexuelle, cette première vague s'est intéressée à la question de la prostitution. À l'époque, il y

a le régime de la prostitution réglementée : la prostitution est légale tant qu'elle est faite dans des maisons de tolérance. Les féministes sont scandalisés de cela parce que finalement, l'État, les préfectures, contrôlent des lieux de prostitution pour que les hommes puissent avoir une sexualité hors mariage, ludique, saine, garantie, sans maladie. Donc elles sont absolument vent debout contre cela et elles font des pétitions, etc. En mille-neuf-cent-quarante-six, très tardivement par rapport à d'autres pays, la prostitution réglementée va être abolie en France.

La deuxième vague féministe va prendre beaucoup plus à bras le corps les questions de santé, en particulier celle des droits reproductifs. On appelle cette deuxième vague féministe le mouvement de libération des femmes qui apparaît dans la fin les années mille-neuf-cent-soixante, et dans les années mille-neuf-cent-soixante-dix, mille-neuf-cent-quatre-vingt. Ce mouvement va revendiquer la contraception et l'avortement. Là, on a des véritables mouvements qu'on appelle *self-help* de féministes qui critiquent le pouvoir médical sur leur corps et qui essayent de s'auto-organiser entre femmes pour se réapproprier leur corps, notamment sur la question de la contraception et de l'avortement. L'avortement est illégal, sauf l'avortement thérapeutique. Elles vont réclamer la liberté de l'avortement et même pratiquer des avortements illégaux. Alors ce sont des femmes, mais ce sont aussi beaucoup de médecins militants pro-féministes qui les rejoignent sur ce terrain-là et qui vont pratiquer avec une méthode nouvelle moins intrusive, moins douloureuse, qui est la méthode par aspiration qu'on appelle la méthode Karman, et qui vont donc pratiquer des avortements dans les années mille-neuf-cent-soixante-dix jusqu'à la légalisation de l'avortement par la loi Veil en mille-neuf-cent-soixante-quinze.

Florence Sordes

Enfin, comment apparaissent ces mouvements ? Est-ce que ces mouvements féministes ont été bien acceptés ?

Sylvie Chaperon

Quand on est au sommet de la vague, en quelque sorte, il y a une tolérance sociale beaucoup plus forte parce que le mouvement féministe a réussi à se faire entendre, à convaincre. Il y a des réformes d'ailleurs qui sont obtenues. Quand on est au creux de la vague, c'est-à-dire à un moment de reflux, là non. Le féminisme est de plus en plus critiqué, insulté, et même se dire féministe, c'est difficile dans ces moments-là. Le creux de la vague, c'est par exemple entre la première et la seconde vague : les années trente, quarante, cinquante où on a des petits groupes, des associations qui maintiennent en quelque sorte les revendications féministes, mais de plus en plus isolées et de plus en plus

marginalisées. Et se dire féministe dans ces contextes-là, c'est très difficile. On peut le dire aussi dans les années mille-neuf-cent-quatre-vingt-dix et deux-mille, après le reflux de la deuxième vague et avant la troisième vague avec le mouvement MeToo, etc. C'était difficile de se dire féministe. Tout de suite, les réactions étaient : « Oh bah non, pas toi quand même, c'est ridicule ». Il fallait déjà un petit courage personnel pour se dire féministe. Donc tout est fonction de contextes et de périodes.

Florence Sordes

Et aujourd'hui, on est où ?

Sylvie Chaperon

Aujourd'hui on surfe sur la troisième vague, c'est formidable. Moi, je suis enthousiaste par rapport à cela, parce qu'il y a plein de jeunes, plein de blogs, plein d'initiatives. C'est beaucoup autour du harcèlement, des violences sexuelles dans tous les milieux : le cinéma, le sport, la médecine, les universités, etc. Tous les milieux sont concernés par cette critique.

On est dans un moment de diffusion et on voit très bien que les questions de femmes, les questions féministes ont une actualité importante dans les médias quels qu'ils soient. Nous sommes dans une période très porteuse de toutes ces questions-là.

Florence Sordes

Qu'est-ce qui explique cette diffusion large ? Tu as parlé de mouvement MeToo, on parle beaucoup aujourd'hui des violences et violences gynécologiques, etc. Donc on a une énorme diffusion de ce mouvement-là. Finalement, qu'est-ce qui explique vraiment cette chose, sans parler de libéralisation, mais qu'est-ce qui se passe ?

Sylvie Chaperon

Tout est question de contexte. C'est vrai aussi pour les luttes syndicales, les luttes environnementales... c'est-à-dire qu'il y a des contextes dans lesquels la contestation est plus facile, et d'autres où elle est plus difficile. Dans les années trente, évidemment, il y a une montée des régimes autoritaires, fascistes qui font que même les féministes vont se dire qu'il y a plus urgent que la question des femmes. D'ailleurs, beaucoup de féministes vont devenir antifascistes dans les années trente et quarante. Dans les années mille-neuf-cent-quatre-vingt-dix, deux-mille, c'est la montée du néolibéralisme qui est très importante, qui réduit

les acquis sociaux, qui marginalise les luttes sociales, les grèves, etc. Alors que dans les années soixante et soixante-dix, il y avait énormément d'actions syndicales très importantes. Aujourd'hui, nous sommes dans un contexte porteur également. Ce qui change un petit peu, c'est qu'on a aussi une montée des régimes autoritaires, qu'on appelle les démocraties illibérales, qui s'attaquent tout de suite aux féministes, aux questions de genre, aux mouvements LGBT (Lesbienne, Gay, Bisexuel et Transgenre). On le voit en Russie, en Pologne, en Hongrie. Donc cette liberté féministe est très rapidement mise à mal quand il y a une montée des régimes autoritaires.

Florence Sordes

Aujourd'hui, on est donc au sommet de la vague ou dans la vague, ou en tout cas c'est porteur. Tu as employé le terme d'urgence. Qu'est-ce qui est urgent à faire aujourd'hui dans ce mouvement-là, alors même qu'on est au sommet de la vague ?

Sylvie Chaperon

Il faut toujours faire feu de tout bois. Chaque association a sa priorité, et il y a plein d'aspects qui peuvent être modifiés. En ce moment, le phare est sur tous les types de violences. On a créé ce nouveau mot de « féminicide » pour désigner l'extrême de ces violences : la mise à mort par un conjoint ou un ex-conjoint, mais cela va effectivement de l'injure sexiste ou sexuelle jusqu'au féminicide. Il y a toute une gamme, ce que les féministes appellent le continuum de la violence, c'est-à-dire une domination masculine qui peut s'exercer.

Donc on est là en train de tâtonner et de mettre au point, par la formation des magistrats, des policiers, en donnant plus de moyens à la justice aussi. Si on porte plainte et que la plainte est classée sans suite, parce que c'est trop compliqué, évidemment, cela ne va pas changer. Donc il y a plein de choses qui se produisent sur la question de la santé des femmes, et notamment des droits reproductifs, comme l'avortement. Il est en danger. On le voit aux États-Unis, mais même en France, où ce droit n'est pas remis en question, où il existe le délit d'entrave à l'avortement qui permet de limiter les actions des pro-vie, des anti-avortements. De fait, il y a des services hospitaliers qui ne fournissent plus cet avortement parce que le médecin qui le faisait est parti à la retraite. C'est un acte qui est peu valorisé, qui est peut-être choisi par les médecins. De fait, le droit à l'avortement est remis en question parce que tout simplement, dans les services hospitaliers ou dans les cliniques privées, ils sont débordés.

Florence Sordes

Nous nous sommes peut-être en danger, alors ?

Sylvie Chaperon

Il faut toujours, toujours, toujours rester vigilant sur tout cela.

Florence Sordes

Qu'est-ce qui nous a fait entrer dans cette troisième vague ?

Sylvie Chaperon

Un contexte plus porteur, et notamment la liberté que permet les réseaux sociaux. Auparavant, dans les années mille-neuf-cent-soixante-dix, le mouvement féministe avait beaucoup de mal à trouver des échos dans la presse. Si le mouvement voulait publier quelque chose dans *Le Monde*, c'était assez fermé, assez hostile, sauf des journaux un peu militants comme *Libération*. Donc les féministes ont créé leur propre presse qui était une presse militante vendue sur les marchés. Mais cela n'a pas la même diffusion. Aujourd'hui, vous n'avez pas besoin d'avoir l'accord des grands médias parce qu'Internet vous offre une caisse de résonance énorme. Vous faites un blog bien fait, vous êtes drôle, et vous allez avoir sur Instagram ou sur d'autres supports des *followers* par milliers. Cela a permis une diffusion beaucoup plus large de plein d'enjeux sociaux et notamment de cette question de la violence subie par les femmes.

Florence Sordes

T'as parlé à un moment donné de la critique féministe. Qu'est-ce que c'est, exactement ?

Sylvie Chaperon

Justement, la critique féministe des sciences a démontré tous les biais que les sciences incorporent, évidemment sans le savoir, avec cette survalorisation du masculin et cette dévalorisation du féminin qui ont joué dans plein de domaines. J'ai donné l'exemple de l'endocrinologie, mais on pourrait donner aussi l'exemple de la neurologie. Au départ, les médecins neurologues sont convaincus de l'infériorité intellectuelle des femmes, il y a plein de publications qui démontrent avec des travaux empiriques à l'appui, l'infériorité de la boîte crânienne, du poids cérébral, de l'intelligence des femmes. Déjà à l'époque, il y a des critiques de ces travaux-là. Ces critiques sont plus menées par des hommes parce que les femmes ont peu accès à ces niveaux scientifiques, mais plus elles vont y rentrer,

plus elles vont participer à cette critique. On peut penser à Madeleine Pelletier, cette première femme psychiatre qui travaille sous la direction de Léonce Manouvrier, qui démontre que la boîte crânienne et la masse cérébrale, elle n'est pas en fonction du sexe, elle est en fonction de la masse corporelle active, donc sans compter la masse musculaire. Si on intègre cette donnée-là, le cerveau des femmes est tout à fait égal au cerveau masculin, voire un peu supérieur. Cette critique féministe des sciences se fait tout au long de l'histoire des sciences, même si au départ elle est très minoritaire et elle devient beaucoup plus majoritaire par la suite. Cela rentre aussi dans la génétique, dans l'épigénétique, enfin dans tous les domaines. Il y a une critique féministe des sciences qui vise à montrer les biais, les présupposés survalorisant masculin et dévalorisant le féminin et qui continuent à jouer.

Florence Sordes

La question quand même, pour ne citer que cet aspect-là, c'est comment peut-on se dire que le cerveau des femmes peut avoir un poids moindre que celui des hommes. À un moment donné, comment peut-on avoir ces hypothèses-là ?

Sylvie Chaperon

Nous sommes dans des sociétés très inégalitaires et l'idée que les femmes sont inférieures aux hommes, c'est presque une vérité. C'est penser en quelque sorte contre l'opinion dominante que d'estimer que les hommes et les femmes sont égaux. En droit, ils ne le sont pas à l'époque, mais en nature, c'est déjà une pensée très minoritaire. Le médecin, le scientifique, est formé par les idées dominantes d'une époque, d'une société. C'est vrai pour les races aussi. Les médecins démontrent avec des protocoles scientifiques l'infériorité des races dites « inférieures » et en l'occurrence de la « race nègre ». Je reprends les termes de l'époque. Pareil, on a ces travaux d'anthropologie physique qui démontrent la capacité crânienne inférieure, etc.

Dans toutes les sciences se joue ce même combat, c'est-à-dire qu'on a une position de départ où par exemple, on a intégré un préjugé et on n'a même pas conscience qu'on a ce préjugé. Et puis il y a des individus qui luttent contre ce préjugé mais qui sont minoritaires, donc il y a des batailles d'expérimentations où on dit : « Non, votre collection de crânes n'est pas assez importante. Moi j'ai une collection de crânes plus importante qui démontre autre chose ». Donc la science est, pour reprendre l'expression de Pierre Bourdieu à propos de la sociologie, « un combat de boxe ». Il y a conflit parmi les scientifiques.

Florence Sordes

Dans ce mouvement féministe, je ne sais pas comment replacer la journée du huit mars, la journée des femmes. Qu'est-ce qu'on peut en dire ? Pourquoi ce huit mars existe-t-il ?

Sylvie Chaperon

C'est toute une histoire. Le huit mars, contrairement à ce qu'on croit, n'est pas une journée féministe à l'origine. Elle pourrait même être qualifiée de journée anti-féministe parce que c'est une création des partis socialistes puis communistes pour couper l'herbe sous le pied des féministes et démontrer que les partis socialistes sont les meilleurs garants de l'égalité des sexes. À la fin du dix-neuvième siècle et début du vingtième siècle, il y a une concurrence entre ces deux mouvements sociaux : socialistes d'une part, féministes d'autre part, et les deux se prétendent les meilleurs garants du combat des femmes. Les socialistes vont avoir l'idée de créer en février une journée internationale sur le droit des femmes pour faire concurrence aux mouvements féministes. À l'époque, on interdit aux femmes féministes le double militantisme. On ne peut pas être à la fois socialiste, membre de la SFIO (Section Française de l'Internationale Ouvrière) et en même temps suffragiste, d'une association suffragette, qualifiée de bourgeoise. Résultat, il y a très peu de femmes dans la SFIO, un petit groupe de trois-cent femmes seulement. Cette journée vise à démontrer la considération que les partis socialistes apportent à la question du droit de vote des femmes.

Et puis en mille-neuf-cent-dix-sept, la révolution soviétique arrive. Il y a une manifestation massive de femmes qui a lieu le huit mars, et c'est ainsi que la date va être choisie. En mille-neuf-cent-vingt, des partis communistes vont être créés un peu partout. Ces partis communistes vont porter la journée du huit mars un peu partout dans le monde, toujours pour démontrer, et c'est vrai, que les partis communistes font pas mal de choses pour les femmes. Ils présentent plus de femmes que les autres partis ou lors des élections. Ils présentent plus de femmes à des positions éligibles. On a parlé d'Ambroise Croizat qui abroge les abattements légaux sur les salaires féminins. Ils sont favorables à l'égalité des sexes... Par contre ils sont antiféministes, c'est-à-dire qu'ils estiment que les féministes sont des bourgeoises et qu'elles ne peuvent pas représenter et qu'elles vont diviser la classe ouvrière entre les hommes et les femmes.

Ce n'est finalement que dans les années soixante-dix, quatre-vingt, que les féministes vont reprendre la journée du huit mars, et en faire une journée féministe alors qu'au départ c'était une journée socialiste et communiste.

Donc voilà, il y a toute une histoire du huit mars. Ce n'est que dans les années mille-neuf-cent-quatre-vingt, sous le premier gouvernement de François Mitterrand, avec Yvette Roudy, ministre du droit des femmes, que la journée du

huit mars devient une journée officielle. Alors elle n'est pas fériée, mais enfin c'est une journée officielle de lutte pour le droit des femmes.

Florence Sordes

Merci pour toutes ces précisions.

Histoire de la santé sexuelle

Florence Sordes

Tu as parlé de santé sexuelle. Je sais que cela fait partie d'un grand pan de tes travaux. J'aimerais bien qu'on discute un petit peu de l'histoire de cette santé sexuelle chez les femmes. Tu as donné quelques éléments déjà, mais j'aurais aimé qu'on y revienne vraiment dessus.

Sylvie Chaperon

Là encore, tout dépend de quelle période on envisage. Lors de la première vague féministe, il y a beaucoup cette lutte contre la prostitution réglementée. Cela passe aussi par contester une idée qui est dominante dans le corps médical, chez les hygiénistes : que les hommes ont des besoins sexuels plus importants que les femmes. D'ailleurs les prostituées sont là pour assouvir ces besoins sexuels plus importants. C'est parfaitement établi, réglementé dans les préfectures, dans les municipalités, etc. Le mouvement féministe critique fortement cette idée et revendique la morale sexuelle unique. La morale sexuelle unique, c'est la lutte contre la double-morale sexuelle, très laxiste pour les hommes, très rigide pour les femmes. Celles-ci revendiquent que les hommes aient la même morale sexuelle que les femmes.

À l'époque, il faut se rappeler que l'adultère est un délit exclusivement féminin. Il n'y a que les femmes qui peuvent être condamnées pour adultère, et c'est une condamnation qui peut aller jusqu'à la prison. Le mari a le droit de grâce sur la femme emprisonnée. L'État, en quelque sorte, se fait le relais de l'autorité maritale pour le contrôle du corps des femmes. Les hommes ne peuvent être condamnés que pour un délit de concubinage s'ils entretiennent leurs maîtresses au domicile conjugal. Et pas de prison, ce ne sont que des amendes. Il y a une codification très différente. Elles se battent contre cette double-morale sexuelle qui est même inscrite dans le droit. Elles réclament une morale sexuelle élevée pour les deux sexes, à savoir : chasteté avant le mariage, sexualité bien tempérée pendant le mariage et pas d'adultère. C'est le contraire de la libération sexuelle, parce qu'elles estiment que finalement, leur combat est aussi de rendre égalitaire le mariage, et c'est une bonne protection pour les femmes. À

l'époque, il n'y a pas de moyens de contrôle des naissances, ou alors ils sont très rudimentaires. Finalement, le principal moyen de contrôle des naissances, c'est ce qu'on appelle le coït interrompu, qui est sous le contrôle des hommes.

À la même époque, il y a des mouvements qui réclament la contraception et qui mettent au point des contraceptifs féminins. Ce sont les mouvements néo-malthusiens qui sont d'extrême gauche, libertaires, anarchistes. Quelques femmes féministes vont adhérer à ce mouvement, mais c'est une minorité. La majorité sont plutôt réformistes et plutôt hostiles à cette revendication de la liberté de la contraception parce qu'elles craignent que cela aboutisse à une sur-exploitation sexuelle des femmes et que si les hommes sont responsables, ils vont faire attention de ne pas mettre enceinte leur partenaire, tandis que s'ils croient qu'elles ont des moyens contraceptifs, ils ne vont plus faire attention à cela. Et à l'époque, les moyens contraceptifs, ce sont des éponges de sûreté, des capes cervicales, des diaphragmes, des produits spermicides... Ils ne sont pas très efficaces. Ils vont le devenir de plus en plus avec l'essor de la chimie, du caoutchouc dans les années vingt, dans les années trente.

En mille-neuf-cent-vingt, il y a une loi qui interdit en France l'information sur la contraception. Donc on ne peut pas informer les Françaises de tous ces produits qui pourtant sont en vente libre au Royaume-Uni, en Hollande, dans les pays scandinaves. Donc les féministes vont créer ce qu'on appelle le mouvement du *birth control* qui est beaucoup plus dynamique dans les pays anglophones, mais qui vont s'implanter en France dans les années cinquante. C'est la création de la maternité heureuse en France en mille-neuf-cent-cinquante-six qui est un mouvement pour libéraliser la contraception et faire en sorte qu'on puisse informer les Françaises que cette contraception existe. C'est tout un combat qui va aboutir à la loi de décembre mille-neuf-cent-soixante-sept, la loi Neuwirth qui abroge une partie de la loi de mille-neuf-cent-vingt et qui va permettre que les médecins puissent prescrire à leurs patientes des contraceptifs féminins. Puis la pilule va arriver sur ces entrefaites dans les années soixante, de sorte que c'est la pilule qui va devenir le contraceptif dominant en France. Mais il y avait toute une génération de contraceptifs féminins qui existait auparavant, qui est beaucoup plus diffusée dans les pays anglophones, parce qu'il n'y a pas eu cette loi interdisant la contraception dans ces pays.

Florence Sordes

Pourquoi cette loi ?

Sylvie Chaperon

Parce que nous sommes un pays dans lequel la natalité baisse depuis très

longtemps. C'est un des premiers pays dans lequel la natalité a fléchi dès la fin du dix-huitième siècle et encore plus au courant du dix-neuvième siècle. Au lendemain de l'hécatombe qu'a constitué la Première Guerre mondiale, il y a à peu près un million et demi de jeunes gens morts. C'est autant de mariages, de naissances en moins par la suite. Il y a eu ces mouvements natalistes, familialistes aussi, très puissants, qui ont réclamé le vote de cette loi qui était en préparation d'ailleurs depuis pas mal de temps.

Florence Sordes

Où en est-on, aujourd'hui, de cette santé sexuelle ?

Sylvie Chaperon

Alors cette santé sexuelle, ce sont les droits reproductifs, c'est le droit à l'avortement, qui a été un long combat. Mais c'est aussi le droit à une sexualité non entravée par toute une série de préjugés sur le genre, sur ce que doit être une bonne sexualité. Donc c'est le droit de s'épanouir dans sa sexualité, quelle qu'elle soit tant qu'elle n'atteint pas aux droits des autres.

Lutte continue pour l'égalité des genres : quelle situation aujourd'hui ?

Florence Sordes

Et où en sont les femmes, aujourd'hui ? On peut se demander ce que font les femmes de ce droit, de cette santé sexuelle.

Sylvie Chaperon

Là aussi, c'est toute une série de combats. Finalement, les jeunes gens intériorisent les attendus de leur genre. On va avoir tendance à être très critique, à avoir un contrôle social très fort sur les adolescentes qu'on va insulter très facilement si elles changent de partenaire, par exemple. Tandis qu'il est bien vu pour un garçon d'avoir plusieurs conquêtes. On est toujours dans cette mentalité et cette double-morale sexuelle. Elle n'est plus codifiée par le droit, mais elle continue à exister. On a cette culture de la pornographie aussi qui est facilitée par les réseaux sociaux. Les jeunes sont très vite conscients de cette pornographie, il la regarde très jeune. Cette pornographie a tendance à réduire le corps des femmes et les femmes à de purs objets sexuels, et la sexualité à de pures performances physiques. C'est tout un travail éducatif.

Malheureusement, on ne peut pas dire que l'éducation sexuelle à l'école soit très

efficace parce que les heures ne sont pas faites. Comme elles ne sont pas faites, on va prioriser les choses qui paraissent les plus importantes : on va informer sur les violences sexuelles, sur les maladies vénériennes, sur les risques de grossesses subies, etc. On ne va pas tellement parler de ce qu'est une sexualité épanouie, ce qu'est une sexualité en accord avec sa personnalité, ce qu'est un plaisir partagé, attentif à autrui. Tout cela passe à l'as.

Il y avait eu les ABCD de la sexualité qui devait être enseignés à l'école. Il y avait eu des expérimentations, sous le gouvernement de François Hollande avec Najat Vallaud-Belkacem, au ministère de l'Éducation nationale, en deux-mille-onze, deux-mille-douze. Cela a créé un tel tollé avec ce qu'on a appelé le mouvement du retrait de l'école, les parents qui retiraient carrément leurs enfants de l'école ou qui menaçaient de le faire si on faisait cette éducation sexuelle. Par crainte, François Hollande a cédé, a retiré cette information. Malheureusement l'éducation sexuelle à l'école est assez indigente.

Florence Sordes

Mais la question : est-ce que ce qu'on est capable de le faire ? Est-ce qu'on est capable de porter cette éducation sexuelle ? Est-ce qu'on sait ce qu'est une sexualité épanouie ? Sait-on la définir ?

Sylvie Chaperon

C'est une bonne question. Il y a plein d'associations qui font déjà de l'éducation sexuelle et très souvent d'ailleurs, les collèges et les lycées externalisent cette formation en faisant appel à ces associations qui interviennent. C'est un peu une question de moyens. Si on veut passer à la vitesse supérieure, il faut effectivement former le personnel éducatif, donc les enseignants volontaires, à faire ces heures d'éducation. Ce n'est pas seulement une éducation à une sexualité, c'est aussi une éducation qui vise à lutter contre les préjugés de genre et les préjugés sur l'identité sexuelle. Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qu'une femme ? Il faut effectivement travailler ces questions-là.

Florence Sordes

On a peut-être encore du travail. Aujourd'hui, on se dit libéré au niveau sexualité, qu'a priori il n'y a pas beaucoup de tabous, mais manifestement, quand on essaye de parler avec les gens de leur sexualité et de ce qu'est un plaisir partagé... Quand on est dans les discours, on a un peu plus de difficulté à avoir une parole libérée.

Sylvie Chaperon

La libération sexuelle est plus une libération de la parole sur la sexualité, parce que les pratiques ont évolué, mais pas tant que cela. Elle a eu aussi tendance à imposer des nouvelles normes par son contre-discours qui est celle d'une sexualité très centrée sur l'orgasme et sur l'idée que la sexualité, c'est bien, il faut la faire le plus souvent possible, alors que ce n'est pas toujours vrai. On n'a pas toujours envie, pas toujours au même moment et ce n'est pas dramatique non plus. À la fois, il y a des normes traditionnelles qui pèsent, mais aussi des nouvelles normes qui pèsent. Alors que la sexualité, cela dépend des périodes de la vie, de l'âge, de plein de facteurs et c'est surtout à chacun d'y trouver son compte en quelque sorte, dans la négociation avec le ou les partenaires.

Florence Sordes

Des questions qui se posent par rapport à ces normes. Je n'aime pas trop le terme de normes, parce que dès qu'on parle de norme, cela veut dire qu'on est dans une normalité... des idées nouvelles, plutôt : faire plus souvent l'amour, etc. Est-ce que les femmes et les hommes d'aujourd'hui arrivent à s'y retrouver là-dedans ?

Sylvie Chaperon

De fait, quand on regarde les enquêtes sur la sexualité, on s'aperçoit que le genre pèse beaucoup sur la sexualité et que garçons et filles n'ont pas les mêmes attentes vis-à-vis de la sexualité pendant l'adolescence et même jeune adulte. Il y a cette idée pour les filles qui pèsent beaucoup, que la sexualité est au cœur de l'amour et qu'il n'y a pas de sexualité sans amour. Donc on est encore à la recherche d'un prince charmant, etc. Tandis que pour les garçons, l'amour est assez subsidiaire, assez accessoire, et ce qui compte finalement, c'est la sexualité et les conquêtes.

C'est difficile parce que tout cela vient du cinéma, des romans, de toute une culture très large. Ce n'est pas parce qu'il va y avoir un contre-discours féministe qu'on arrive à battre ces romances très différentes pour les garçons et pour les filles.

Florence Sordes

Notre roman familial aussi, fait que les filles cherchent toujours leur prince charmant parce qu'elles ont aussi été éduquées de cette sorte-là, sans doute.

Sylvie Chaperon

On n'est pas éduqué que par les parents finalement, on est aussi beaucoup éduqué par les pairs, par les jeunes du même âge, par toute la culture d'une manière générale, qu'on absorbe à longueur de journée. C'est difficile de changer tout cela, mais au moins apporter des discours différents. Et si les jeunes ont la chance de rencontrer ce discours différent et que cela vient au bon moment dans leur vie, ils peuvent effectivement y réfléchir.

Florence Sordes

Qu'est-ce qu'on peut vraiment changer ?

Sylvie Chaperon

C'est difficile, même la sexualité a été codifiée. J'ai beaucoup travaillé sur l'histoire de la sexologie. Elle a été codifiée selon l'androcentrisme, selon un vécu masculin. L'acte sexuel, par définition, est resté et reste encore dans nos imaginaires ce que les médecins ont appelé le coït, la pénétration. L'acte sexuel commence par l'érection de l'homme et finit par l'éjaculation de l'homme, c'est lui qui va donner le tempo. Et les femmes, en quelque sorte, sont oubliées dans cette scénographie qui a dominé le discours médical, le discours sexologique pendant des décennies. En réalité, le désir féminin, il faut bien aussi qu'il soit au début. Donc il y a cette idée des préliminaires, des préludes. Cela a été, pour les sexologues, la façon « d'acheter » le consentement des femmes. Donc l'homme a envie, il doit donner envie à sa femme par les préliminaires, et on arrive comme cela à un rapport sexuel partagé. Donc on est toujours dans cette vision très androcentrée.

Mais si on prend le point de vue féminin, le désir féminin, comment il s'exprime, comment les femmes donnent envie aux hommes ou comment elles refusent parce que ce n'est pas le bon moment ou pas la bonne façon, ce discours féminin a très peu pénétré la sexologie. On a encore une codification, même des actes sexuels, androcentrée.

Florence Sordes

Donc ce n'est pas pour rien qu'on en est là aujourd'hui.

Sylvie Chaperon

C'est sûr, on a encore du boulot pour offrir d'autres façons de penser, d'autres imaginaires, d'autres normes.

Florence Sordes

Tu l'as dit tout à l'heure, il faut passer par ces discours différents. Est-ce qu'on a d'autres possibilités, d'autres techniques, d'autres stratégies pour avoir différents points de vue ? Comment va-t-on arriver à faire évoluer tout cela ?

Sylvie Chaperon

De fait, cela se fait. Il y a de plus en plus de militants, de militantes, d'activistes, sur les réseaux sociaux, qui proposent des blogs, des petites capsules vidéo et qui remettent en question les idées reçues sur la sexualité et en particulier sur la sexualité des femmes. Finalement, cela se fait presque tout seul.

Il y a une génération quand même très active, très conscientisée, très activiste sur les réseaux sociaux et qui fait ce travail-là. Je ne suis pas sûre, mais je pense que les jeunes filles tombent dessus presque par inadvertance. C'est difficile évidemment de mesurer l'impact qu'ont ces créations par rapport à tout le reste qui est plus traditionnel.

Florence Sordes

Le problème des réseaux sociaux, c'est qu'on peut trouver de tout.

Sylvie Chaperon

Tout et son contraire ! Et qu'il s'y exerce d'ailleurs une violence très importante sur les activistes féministes par les réseaux sociaux : le cyber-harcèlement. On a créé un délit de cyber-harcèlement, ce n'est pas pour rien. Effectivement se déclarer féministe et, par exemple, critiquer la domination masculine sur les jeux vidéo, cela suffit à vous envoyer des armées de *trolls* qui vont vous harceler pendant des semaines parce que vous avez osé critiquer.

J'ai fait un colloque en ligne au moment de la covid. On n'avait pas encore anticipé sur les risques, je l'ai laissé bêtement ouvert et on a eu une armée de *trolls* antiféministes d'extrême droite qui sont venus pourrir notre colloque. Ils sont très actifs, par ces plateformes de joueurs, ils se donnent des petits indices et ils vont tous faire du cyber-harcèlement.

Florence Sordes

Il me vient une question parce que les étudiants se la posent, au sujet du droit à ne pas avoir d'enfant et donc la ligature des trompes alors même qu'on a vingt ou vingt-cinq ans. Aujourd'hui il n'y a pas de loi à ce sujet, c'est-à-dire que le

médecin ou le gynécologue doit faire selon la volonté de la patiente, et on se retrouve avec des médecins qui refusent catégoriquement en disant : « Non, vous êtes trop jeune, je ne veux pas faire cet acte-là ». On en est là aujourd'hui, cette question se pose sans doute pour le corps médical.

Sylvie Chaperon

Même pour le stérilet. Il y a l'idée dans le corps médical français qu'une jeune femme nullipare ne doit pas avoir de stérilet alors que c'est faux. On a plein d'idées préconçues qui continuent d'exister.

Ce qui est assez intéressant aujourd'hui, c'est qu'on a à la fois une montée de ce refus d'enfant définitif et précoce qui est lié aussi à toute cette montée des dangers. C'est aussi lié à une liberté accrue des femmes, parce que cette injonction à devenir mère pèse lourd. Et puis à la fois, on a un désir d'enfant à tout prix, qui va passer par la Procréation Médicalement Assistée, par les grossesses pour autrui éventuellement.

Donc on est dans ce double mouvement, mais je pense que ce qui doit nous guider, c'est offrir la liberté la plus large possible, quelles que soient les circonstances.

Florence Sordes

Je pense qu'on a fait le tour, merci Sylvie.

Sylvie Chaperon

De rien, merci à vous.

Florence Sordes

Avec plaisir.